LA VIE AU GRAND AIR

ABONNEMENTS:
PARIS.... Un an. **14** fr. Six mois **7** fr. **50**
PROVINCE. — **15** fr. — **8** fr. »
ÉTRANGER. — **20** fr. — **10** fr. »

PARAISSANT LE DIMANCHE
Rédaction et Administration, 11, rue Hautefeuille, PARIS

30 Avril 1899 — N° 33

(Cliché Beau.)

LE CHAMPIONNAT DU MONDE D'ÉPÉE

A L'ALCAZAR D'ÉTÉ. — UN ASSAUT DE LA POULE FINALE ENTRE MM. SULZBACHER ET LOUIS PÉRRÉE (Voir l'article page 388.)

Source gallica.bnf.fr / Musée Air France

LE CHAMPIONNAT DU MONDE D'ÉPÉE

Les escrimeurs étaient navrés; partout à l'étranger des tournois étaient organisés et depuis deux ans, à Paris, rien.

Le *Figaro* avait, en 1896 et en 1897, donné les deux premiers tournois du genre, mais en 1898 il s'était tenu coi.

Il appartenait au *Journal des Sports* de faire quelque chose pour l'Escrime, et de préparer en quelque sorte les voies pour les grandes manifestations qui auront lieu en 1900.

L'étude et la pratique de l'épée et du jeu de terrain semblaient vouloir se développer, et c'est de ce côté que se dirigèrent les efforts du *Journal des Sports !*

L'idée d'un Championnat du monde d'épée entre amateurs naquit au mois de janvier et prospéra rapidement. Un comité fut constitué sous la présidence de M. H. de Villeneuve, le distingué président de la Société d'Encouragement de l'Escrime et dont les membres — au nombre d'une quarantaine — étaient choisis parmi les plus hautes personnalités du monde escrimeur.

Un règlement fut élaboré, conformément à celui de la Société d'Escrime à l'Epée de Paris, qui avait assuré le *Journal des Sports* de son concours.

Dès que le Championnat fut annoncé officiellement, les engagements affluèrent aussi bien de Paris que de la province et même de l'étranger. En effet, parmi les tireurs qui ont pris part au Championnat, il y avait des Anglais, des Américains, des Italiens, des Belges, des Cubains, des Suisses, des Russes, etc. Ce Championnat fut donc bien international. Restait à trouver l'emplacement et ce n'était pas la chose la plus facile. Il fallait, en effet, ne pas tomber dans les erreurs précédentes.

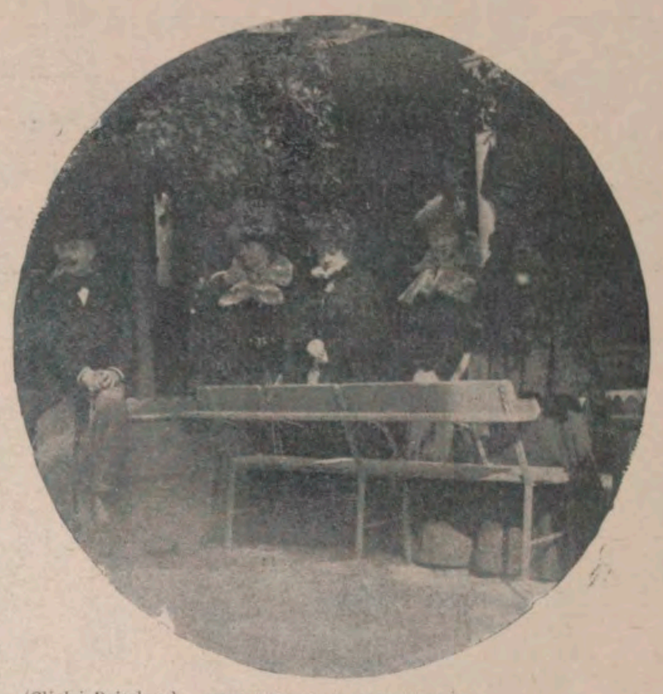
Si, d'une part, il était absolument indispensable, pour se rapprocher autant que possible du jeu de terrain, de faire tirer les concurrents sur de la terre, il fallait aussi trouver une piste droite de trente mètres de longueur, à l'abri de la pluie, qui interrompt les épreuves et détrempe le sol, et disposée de telle façon que les membres du jury et les spectateurs puissent voir commodément.

Ni le Jardin de Paris, ni le Moulin-Rouge, témoins des précédents tournois, n'offraient ces qualités.

Le concert de l'Alcazar d'Été réunissait les qualités requises, et, fort gracieusement, les directeurs de ces établissements les mirent à l'entière disposition de M. de Lucenski, l'actif directeur du *Journal des Sports*. Ce fut un enthousiasme dans le comité lorsqu'il apprit l'emplacement choisi.

Le Championnat était réservé aux amateurs. Les prix devaient donc être des objets d'art. Sans qu'il fût besoin de les solliciter, les grandes Sociétés d'Escrime, l'Encouragement, l'Escrime à l'Epée, envoyèrent des prix magnifiques au *Journal des Sports* et au comité du Championnat. Quelques salles d'armes suivirent cet exemple, mais en petit nombre. Les autres n'avaient pas confiance et ne voulaient pas s'engager officiellement.

J'imagine qu'à l'heure actuelle elles le regrettent. Elles pourraient au moins se dire maintenant qu'elles ont une petite part dans l'immense mouvement suscité dans le monde escrimeur par le Championnat d'épée qui vient de se terminer.



(Cliché Boisdon.) UNE TRIBUNE IMPROVISÉE.

(Cliché Beau.) LES TIREURS DE LA POULE FINALE.

Docteur Aumont, Thiebaut, Comte de la Falaise, De Boissière, L. Perrée, Sulzbacher, Lieutenant Clolus, Comte G. d'Ayrincourt.

Des mécènes de l'Escrime, amateurs distingués, ont envoyé une foule de prix, tous plus beaux les uns que les autres, et en si grand nombre, que non seulement les huit premiers classés dans le Championnat ont eu des prix, mais encore tous ceux ayant été premier ou second dans une des poules éliminatoires et même ceux qui avaient été classés troisième. Tous ces prix ont, du reste, été exposés dans une vitrine, à l'Alcazar d'Eté, pendant la durée des épreuves du Championnat et faisaient l'admiration des tireurs qui se les partageaient déjà en espérance, et des spectateurs dont beaucoup regrettaient de ne pas s'être fait inscrire.

La liste des engagements, close sur le n° 128, il a fallu s'occuper de tous les détails de l'organisation matérielle du Championnat, faire déplacer les bancs du concert de façon que la piste fût libre, faire venir les barrières derrière lesquelles le public devait être relégué afin de laisser aux tireurs et aux jurés la libre disposition de la piste; faire préparer un vestiaire pour les tireurs; apporter des plantes vertes; envoyer les cartes d'invitation à tous les grands cercles; toutes les grandes sociétés de sports, toutes les salles d'armes en reçurent, et chaque jour arrivait, au *Journal des Sports*, un volumineux courrier d'amateurs demandant des cartes d'entrée. Des Anglais ont traversé spécialement la

(Cliché Beau.) UN COIN DE LA PISTE.
Le Marquis de Chasseloup-Laubat et M. de la Grange

(Cliché Beau.) LE SCRUTIN POUR L'ÉLECTION DU JURY DE LA POULE FINALE.
M. Maurice Leudet. M. Thomeguex. M. J. Hausen. M. de Boissière
M. Perrée. M. Voulquin. M. Th. Legrand. M. Thiebaut.
Comte de la Falaise. Lieutenant Clolus.

Manche; des officiers de l'armée hollandaise sont venus tout exprès.

Un contrôle était nécessaire pour éviter que n'importe qui puisse entrer. Il fallut l'organiser, ainsi que le service médical en cas de besoin — il fut inutile, fort heureusement — et la composition du jury pour les différentes journées.

Bref, les épreuves commencèrent le 10 avril et finirent le 20. Un tirage au sort avait classé les concurrents par groupes de huit, constituant ainsi les poules éliminatoires.

Nos lecteurs connaissent le système des poules à l'épée, nous l'avons ici même expliqué il y a quelques mois.

Le premier et le second de chaque poule éliminatoire étaient qualifiés pour les demi-finales ; celles-ci furent au nombre de quatre, de sept tireurs chacune, et par le même principe donnèrent une poule finale de 8 tireurs.

La poule finale ne donna pas immédiatement de résultats. Quatre des tireurs sur huit se trouvaient en tête avec le même nombre de points ; c'étaient MM. Sulzbacher, Dr Aumont, Capitaine de la Falaise et l'auteur de cet article.

Après de nombreux barrages, le classement définitif fut le suivant :

1er Capitaine comte de la Falaise ; 2e Dr Aumont ; 3e Louis Perrée ; 4e Sulzbacher ; 5e Comte G. d'Havrincourt ; 6e Lieutenant Clolus ; 7e Thiébaut ; 8e de Boissières.

C'est donc l'armée qui est arrivée en tête avec le capitaine de la Falaise, suivie de très près par la médecine avec le Dr Aumont, et par la presse avec Perrée et Sulzbacher.

Des applaudissements chaleureux ont salué la proclamation du résultat définitif, et les vainqueurs sont allés le lendemain chercher, au *Journal des Sports*, les prix qui leur étaient attribués.

Ces dix jours d'épreuves consécutives, pendant lesquels le public n'a cessé de manifester son intérêt, prouvent combien le sport de l'épée est en faveur, et le résultat du Championnat démontre, lui, que les plus forts tireurs d'épée sont ceux qui ont pratiqué beaucoup le fleuret.

Au total, ce fut un beau succès pour le *Journal des Sports*, et le capitaine de la Falaise aura à défendre, l'année prochaine, contre des concurrents encore plus nombreux, le beau challenge dont la garde lui a été confiée.

LOUIS PERRÉE.

(Cliché Beau) LE JURY DE LA FINALE.

1. M. de la Frémoire. 2. M. G. Brettmayer. 3. M. de la Croix. 4. M. H. Hervegh. 5. M. Th. Legrand. 6. M Paul Lejeune, chronometreur.

(Cliché Boisdon.) UNE MISE EN GARDE.

(Cliché Boisdon UN ASSAUT.

LES *ex-æquo* POUR LA PREMIÈRE PLACE, DANS L'ORDRE DU CLASSEMENT FINAL.

1. Comte de la Falaise. 2. Docteur Aumont. 3. L. Perré 4. Sulzbacher

Derrière les concurrents
Le Directeur du *Journal des Sports*, M. de Lucenski

Cliche Boisdon.)
CAPITAINE COMTE DE LA FALAISE,
Gagnant du Championnat.

DEUX CRITERIUMS

L'alcool

L'AUTOMOBILE aura eu un mois d'avril bien chargé. Les épreuves de toute sorte se succèdent, presque sans interruption, pourrait-on dire. En une semaine, nous avons eu deux Critériums. Les lecteurs de la *Vie au Grand Air* sont assez familiarisés avec le mot Critérium. N'y a-t-il pas des Critériums de tout genre et dans tous les sports? Critérium dans les courses hippiques, Critérium dans les courses cyclistes, Critérium de la natation.

L'automobile d'un seul coup s'en est offert deux, ne fût-ce que pour prouver que c'est toujours le sport le plus dans le mouvement. Tous deux ont été organisés par notre confrère le *Vélo* et ont offert, tous deux, un très vif intérêt quoique à vrai dire dans ces deux épreuves l'intérêt est fort différent, de par ses sources et ses moyens.

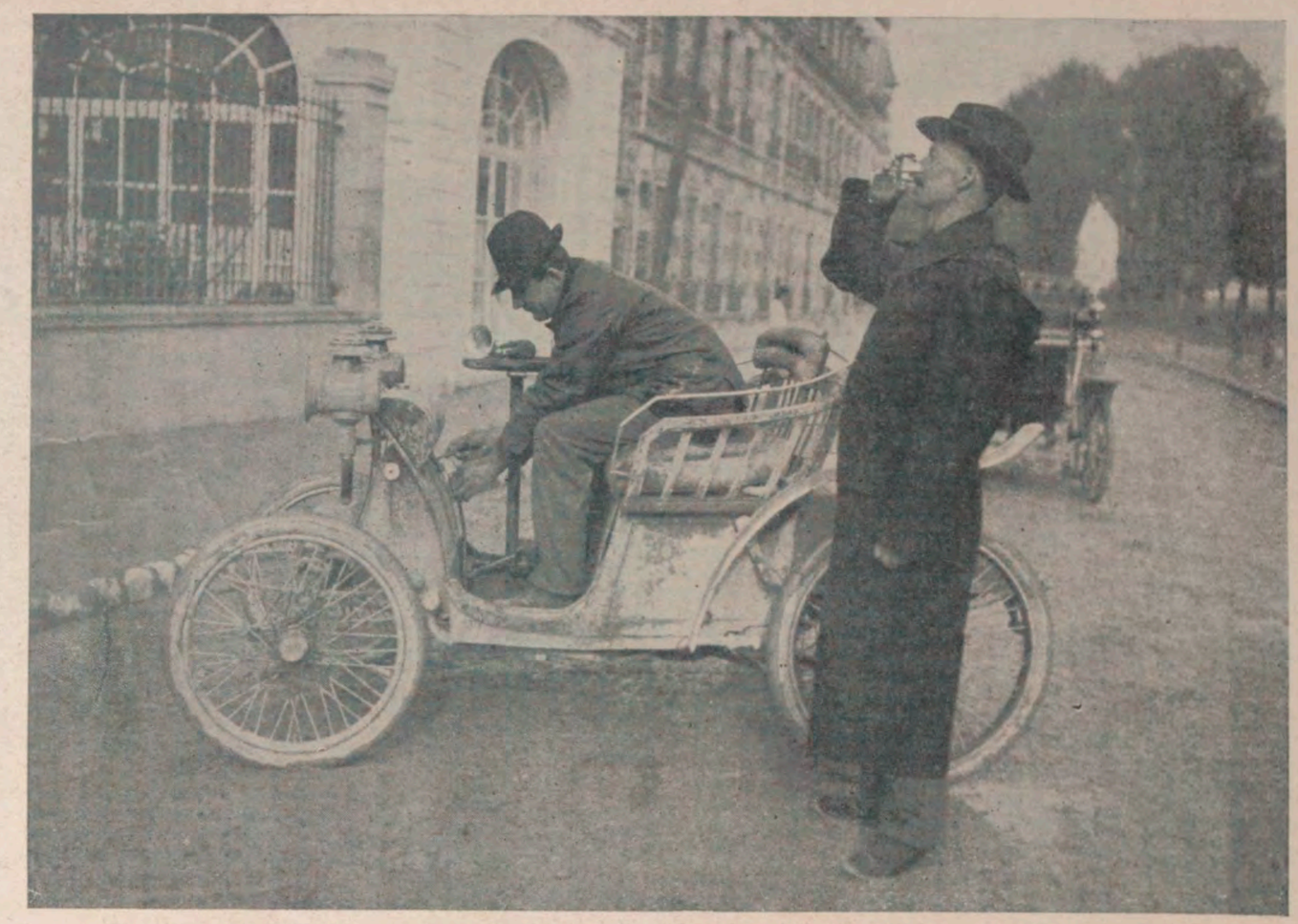
La première de ces deux épreuves fut le Critérium de l'alcool couru le 11 avril de Paris à Chantilly et retour par Beaumont et la vallée de l'Oise, soit 130 kilomètres.

Quoi! Un Critérium de l'alcool, allez-vous dire, et c'était une épreuve automobile? Que vient faire l'alcool en la matière?

Vous savez peut-être, cher lecteur, qu'il y a ou plutôt surtout qu'il y aura un jour ou l'autre des voitures à alcool.

— Des voitures à alcool? Pas possible! Il y avait déjà des voitures à essence — (on dit plus commodément quoique moins exactement à pétrole) des voitures à vapeur, et des voitures électriques.

Eh bien il y aura et il y a déjà eu des voitures à alcool qu'on fait marcher non pas avec de la fine 1837, de la chartreuse ou de la bénédictine, mais avec de l'alcool appelé dénaturé, quoique l'infortuné alcool n'ait pas même à son actif les crimes qu'on reproche aujourd'hui à son frère l'alcool ordinaire attendu que l'alcool dénaturé ne se boit pas, il se brûle au lieu de vous brûler le gosier. On l'appelle vulgairement esprit de vin, esprit de bois, mais la variété qui nous occupe pourrait s'appeler plus justement esprit de pomme de terre, si les pommes de terre avaient droit à l'esprit, dirait le poète, attendu que c'est principalement de la pomme de terre qu'on l'extrait.



(Cliché Beau. AU CRITÉRIUM DE L'ALCOOL : LE COUP DE L'ÉTRIER.
Avec l'alcool on est toujours sûr de ne pas mourir de soif.

(Cliché Beau.) LES PIONNIERS DE L'ALCOOL.
M. Armand et M. Bibolet arrivant couverts de boue à Chantilly, à droite M. Petréano.

Cet alcool à brûler ne se brûle d'ailleurs pas, pas plus que l'essence de pétrole dans les voitures à pétrole. Comme l'essence, l'alcool forme lorsqu'il est mélangé en vapeur avec l'air un mélange explosif dont on utilise la force pour faire travailler un piston. La voiture à alcool a donc comme la voiture à pétrole ses brûleurs, ses tubes de platine, son moteur avec cylindre, piston, chambre d'explosion et soupapes d'admission et d'échappement. Le moteur à alcool diffère d'ailleurs si peu du moteur à pétrole que jusqu'ici ce sont tout bonnement des moteurs à pétrole qu'on a fait marcher à l'alcool en modifiant simplement un peu le carburateur.

Maintenant pourne plus piquer plus longtemps votre curiosité par ce mot mystérieux de dénaturé laissez-moi vous dire que cet alcool est dit dénaturé uniquement parce qu'on mélange l'alcool pur ou presque pur — à 95° avec des matières colorantes qui le rendent impropre à être bu. Sinon, s'il n'était pas dénaturé l'alcool serait soumis aux légers — très légers impôts qui ont vite fait de quadrupler son prix. Ce n'est donc que par fiction qu'un chauffeur à alcool, ne pas dire un alcoolique, vous parlera de prendre un petit verre à son carburateur et si les intrépides pionniers que vous voyez déguster ce petit verre ont l'idée de le boire réellement, c'est qu'ils ne sont pas dégoûtés, ou qu'ils ont pris leurs précautions en versant de la vieille fine par avance.

L'expérience tentée au *Vélo* par M. Pierre Giffard avec le concours d'un ingénieur roumain, M. Pétréano, qui s'est fait une spécialité de l'étude des moteurs à alcool, a, malheureusement ou heureusement, été gâtée par une véritable tempête de pluie, de grêle et de vent. Ce que voyant, les concurrents au départ ont préféré aller au café que de consommer de l'alcool sur les routes par un temps pareil! Un seul est parti, M. Armand, emmenant avec lui un intrépide touriste, M. Bibolet. Cela a d'ailleurs suffi à faire l'expérience pratique.

Les voyageurs sont arrivés à Chantilly et sont revenus à Paris. Donc le moteur à alcool marche, et au contraire du moteur humain qui ne marche plus, ou du moins ne marche plus droit lorsqu'on l'alcoolise. Pendant huit heures, les voyageurs, couverts de boue ainsi que de gloire ont fait l'aller et le retour de ce voyage dont ils sont revenus très chauds pour l'alcool, mais à tous les points de vue, très frais.

(Cliché Beau
LE CRITÉRIUM DES MOTEURS A ALCOOL.
LE COMMISSAIRE.
Il est reçu à l'hôtel avec grande pompe

(Cliché Beau.) LE CRITÉRIUM DES MOTOCYCLES. — LE DÉPART A ÉTAMPES.

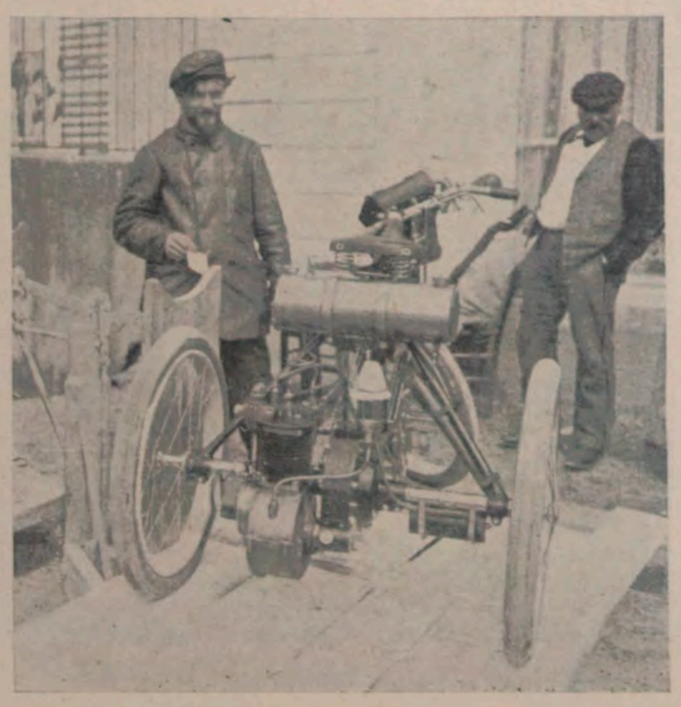
Les motocycles

Le Critérium des Motocycles est une épreuve plus sévère. Cette fois, il ne s'agit plus de se promener sur les routes, même par la pluie, en faisant sacrifier son moteur à Bacchus.

L'épreuve qui se court sur 100 kilomètres, d'Etampes à Chartres, est autrement sérieuse et grave.

Il ne s'agit plus rien moins maintenant que de faire ces 100 kilomètres en moins de deux heures pour la gagner, et à cette allure de 50 kilomètres à l'heure au minimum, il ne fait pas bon rêver, faire des vers ou penser à la politique. Il faut être à son affaire. C'est déjà bien assez quand le moteur n'est pas à la sienne. Il ne faut pas non plus avoir un moteur de carton, ni de petites multiplications pour mieux grimper les côtes. C'est de la vraie lutte, du véritable sport sur piste ! Les virages et les lois de la gravité et des forces centrifuges et centripètes sont des éléments qu'il faut posséder d'instinct.

Cliché Beau)
VIET, gagnant du premier Critérium des Motocycles.
(100 kilomètres en 3 heures 9.)



(Cliché Beau.) LE PESAGE DES MOTOCYCLES.

Car, en somme, on comprend à la rigueur qu'une voiture de 12 à 18 chevaux, massive, trapue, cambrée, avec un écartement de roues suffisant et un aplatissement bien calculé sur le sol, puisse bondir, il n'y a pas d'autre mot, hors les rues et les caniveaux qui les coupent à raison de 60 kilomètres à l'heure.

Le conducteur bien assis, faisant corps avec son engin, la main vissée sur son volant de direction n'a qu'à s'inquiéter de faire virer sa voiture, et il vire avec. Mais sur un motocycle de 100 kilogrammes, où le conducteur pèse presque autant que l'engin qui l'emporte, à cheval sur une selle étroite entre trois roues légères qui bondissent dans l'air au moindre cahot, à chaque instant l'équilibre se déplace à ces vitesses folles, et il faut alors d'un coup de reins, d'un coup d'épaules rétablir l'équilibre compromis, ou bien aller prendre mesure du sol avec ses omoplates, ce qui n'a rien de bien gai ni de bien sûr !

C'était le 18 avril, la troisième fois que se disputait cette grande épreuve annuelle.

Les organisateurs, en fixant à 200 kilogrammes la limite de poids du motocycle, limite fixée il y a déjà trois ans, avaient, par avance, dû éliminer les voiturettes de course de 4 et 8 chevaux de force qui flottent par trop en ce moment sur cette limite qu'elles dépassent fréquemment.

Aussi sont-ce les tricycles qui ont été les rois de la fête. Ils se sont d'ailleurs brillamment acquittés du rôle de confiance qu'on leur avait donné, en battant de loin tous les records pour motocycles et même le fameux record Léon Bollée qui, sur sa voiturette de 8 chevaux de force, pesant 228 kilos, avait couvert les 100 kilomètres en 1 heure 57 minutes 49 secondes 4/5.

Le vainqueur du dernier Critérium, Teste, déjà vainqueur de Nice-Castellane cette année, a couvert la distance en 1 heure 56' 26" 3/5, ce qui donne une jolie moyenne de 51 kilomètres 500 à l'heure, y comprit un virage sur place à Chartres et quatre virages à angle droit. Quatorze des concurrents ont d'ailleurs battu le record tricycle précédent.

Il faut avoir vu l'une de ces courses pour se rendre compte de la prodigieuse dépense d'énergie et d'habileté qu'il est nécessaire de déployer dans une telle épreuve. Pour y figurer avec une chance de succès, il faut être d'un poids assez léger. C'est la condition *sine qua non*; il faut être de plus à la fois un peu acrobate et mécanicien.

Les concurrents arrivés se divisent tous en deux classes : ceux qui sont plus mécaniciens qu'acrobates et ceux qui sont plus acrobates que mécaniciens. Jusqu'ici l'épreuve a du reste été gagnée trois fois par les mécaniciens, mais par des mécaniciens doublés d'une adresse hors ligne. J'entends d'ailleurs par ce mot de mécaniciens, aussi bien les ingénieurs comme Bollée que les mécaniciens coureurs de métier comme Viet et Teste. Viet, Bollée et Teste, pour citer les trois gagnants des trois Critériums dans leur ordre chronologique sont avant tout des gens qui connaissent à fond leur moteur, et c'est pour cela que moins brillants que d'autres sur de très courtes distances, ils prennent leur revanche dès que la distance augmente. Sur 100 kilomètres en effet, il faut soigner et savoir soigner son moteur pour éviter la panne.

Les Rigal, les Vasseur, les Vigneaux, les Duanip, les Osmont, les Béconnais, les Farman, les Baras sont effrayants à voir courir aussi. Il faut ne les avoir jamais vus pour ne pas comprendre que le motocyclisme est aujourd'hui un sport et un sport terrible, dangereux et fatigant.

Et qu'en bonne logique il est plus sage et plus amusant de pratiquer à 30 à l'heure au maximum, confortablement assis sur une bonne selle, ralentissant aux virages, frénant à temps et descendant quand on en a assez.

Voilà qui est aussi un Critérium, et c'est bien en la circonstance le Critérium de la sagesse.

GEORGES PRADE.

(Cliché Beau.) TESTE.
Le vainqueur du dernier Critérium couvrant les 100 kilom. en 1 heure 56'26" 3/5.

(Cliché Beau.) Osmont. Tart.
LES DEUXIÈME ET TROISIÈME DU CRITÉRIUM DES MOTOCYCLES.

Le Sport Hippique à Longchamp

La *Coupe* de 1899 a été courue le dimanche 16 avril, journée sombre et pluvieuse.

Ce nom de *Coupe* remonte à l'époque de l'institution des courses. Dès leur origine, un grand nombre des principaux prix consistaient en un vase d'argent ou *Coupe, cup* en anglais.

Aujourd'hui, on joint à *La Coupe* une somme d'argent qui est de 15,000 francs plus les entrées.

La *Coupe*, cette année, consistait en deux soupières d'argent ciselé, avec leurs plateaux formant présentoirs ; ces deux pièces datant de l'époque de Louis XVI, ont été fabriquées à Paris à la fin du siècle dernier; elles devaient faire partie d'un grand surtout de table, et étaient destinées à garnir les bouts. Le surtout fut commandé par Louis XVI qui, malheureusement, ne put en prendre livraison.

Le prix de la *Coupe* date de 1867 et fut gagné cette année là par Normandie, à M. Aumont. En 1875 et en 1876, Nougat remporta la *Coupe*; ce fait de gain en deux années consécutives fut renouvelé par Elf, à M. de Brémont, en 1897 et 1898; de plus, le cheval remporta la *Coupe* d'or d'Ascot au courant du même été 1898.

Un seul deat heat s'est produit dans La *Coupe*. Ce fut en 1880 où Fitz-Plutus et Castillon arrivèrent ensemble au *winning-post*, faisant les 4,200 mètres de la course presque dans les mêmes foulées. Les deux chevaux étant à bout de souffle, les propriétaires ne firent pas recourir et partagèrent le prix. La Coupe fut tirée au sort entre le comte de Lagrange et M. A. Lupin et gagnée par le premier.

Cette année, M. Paul Aumont a pu joindre les deux soupières fin de monarchie, à la nombreuse vaisselle plate que ses chevaux lui ont gagnée, et *Rembrandt*, le poulain victorieux, s'est révélé comme futur cheval de classe.

Dans le *Biennal*, Holocauste s'est très facilement relevé de sa défaite de Maison-Laffitte; réhabilitation que j'avais prévue, du reste, sans grande prétention au rôle de prophète.

La journée du *Prix du Cadran* et du *Prix Noailles* — poule des produits — doit compter parmi les plus courues et, en conséquence, les plus animées de la saison de printemps à Longchamp.

Le résultat de la course a donné raison aux partisans de *le Roi Soleil*. Malgré la tenacité de *Gorenflot*, qui s'était attaché à lui et galopait dans ses foulées, le fils de Mlle de la Vallière a gagné aisément, son jockey William Pratt se contentant. selon les ordres reçus, d'une petite longueur. *Gourgouran*. le mauvais cabochard qui ne s'emploie que lorsque cela lui plaît, s'était dérobé au tournant du moulin, dès le début de l'épreuve. *Machiavel*, au baron de Schickler, malgré les efforts de son jockey Dodge, n'a été menaçant à aucun moment de la course.

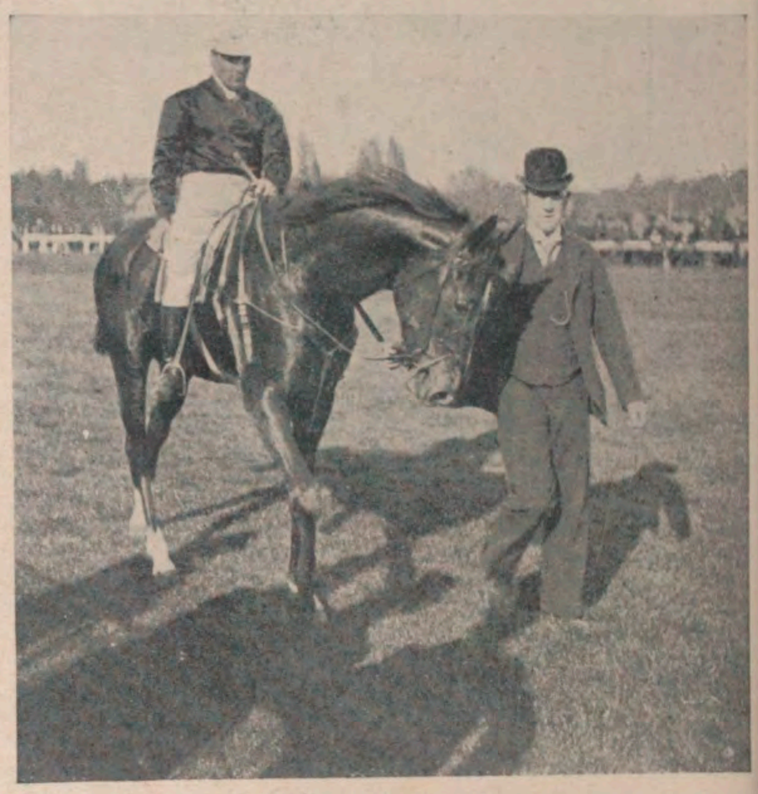
La poule des produits, le *prix de Noailles*, était appelée, il y a quelques années le prix du Nabob, du nom du premier bon cheval que posséda le baron Arthur de Schickler... il y a de nombreuses années de cela, c'était en 1857!

Les commissaires de la Société d'Encouragement ont tenu à rappeler la mémoire d'un homme qui fut un administrateur de leur Société, hors ligne, le marquis de Noailles et le prix du Nabob est devenu le *prix Noailles*.

Cette année, cette deuxième poule des produits, c'est-à-dire des poulains et des pouliches de trois ans, figurant sur les listes des engagements du prix du Jockey Club et du Grand Prix, cette année, dis-je, les partants ont été peu nombreux : *Helmet*, au comte de Berteux, *Tuzaguet*, à M. Edmond Blanc, *Sésara*, à M. Albert Menier, et *Maurice*, à M. Jean Prat.

Maurice a gagné de 4 longueurs le *Prix de Noailles*, battant *Sésara* deuxième, Helmet troisième, et

(Cliché V. G. A.)
CHAT-BOTTÉ, PAR *Fra Angelico* ET *Cendrillon*,
à M. Caillault, gagnant du Prix de Sèvres.



(Cliché V. G. A.)
MAURICE, PAR *Saint-Damien* ET *Mauviette III*,
à M. J. Prat, gagnant du Prix de Noailles.

(Cliché V. G. A.) RÉUNION DE LONGCHAMP, 23 AVRIL. — PRIX DE MONTRETOUT. — LES CHEVAUX AU DÉPART.

(Cliché V. G. A.) BONNET-VERT, PAR *The Bart* ET *Noumea*,
à M. le comte de Fels, gagnant du *Handicap*.

(Cliché V. G. A.)
Gorenflot, A M. DESCHAMPS, SECOND DU PRIX DU CADRAN.

(Cliché V. G. A.) LONGCHAMP. — LE PRIX DU CADRAN (AU TOURNANT DE BOULOGNE — PETITE PISTE.
Gorenflot. — Machiavel. — Gourgouran. — Le Roi Soleil.

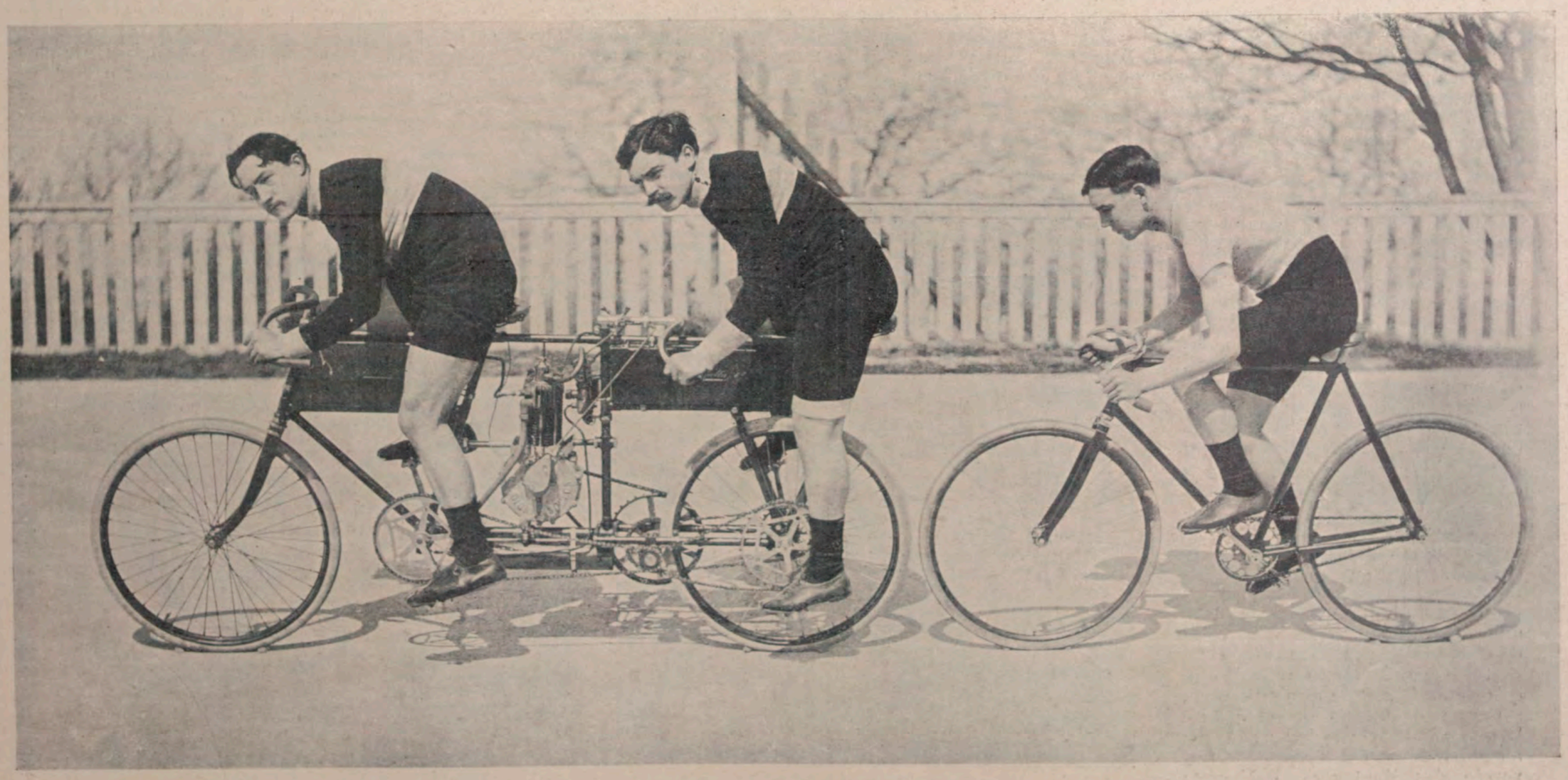
Tuzaguet fermant le peloton à l'arrivée. Pour revenir aux *poules de produits*, qui sous différents noms au printemps, ont toutes le même principe, il est peut-être opportun d'expliquer que les chevaux qui prennent part à ces épreuves, sont engagés avant leur naissance, c'est-à-dire que le propriétaire, l'éleveur, engage la mère l'année même où elle est saillie. On désigne seulement dans l'engagement, le nom de la poulinière et celui de l'étalon par qui elle a été couverte. L'engagement se trouve tou ours conditionnel, en ce sens qu'il est annulé si la jument engagée et déclarée saillie, n'a pas de produit, si elle pouline un mort-né, si elle met au monde avant le 1er janvier, parce qu'alors, son produit se trouverait avoir une année de plus que l'âge réglementaire de la course, enfin si elle a des jumeaux. Ce dernier cas est assimilé aux précédents, parce qu'une double maternité est exceptionnelle chez les juments, et que les deux poulains vivent rarement.

(Cliché V. G. A.) LONGCHAMP, 23 AVRIL. — PRIX DE SÈVRES : LE DÉPART.
Mic. Chat-Botté. Apex. M. Figès, starter.

Dans le cas où l'un des jumeaux survit, il est presque toujours d'une qualité inférieure et on doit renoncer à l'entraîner.

Un *handicap* terminait l'excellente journée sportive de Longchamp. Le résultat a donné raison a ceux qui estimaient *Bonnet Vert* « lâché » — selon l'expression du turf — avec ses 57 k. 1/2; il a gagné de 3 longueurs, battant un autre favorisé du handicapeur, *Zouzou*, 5 ans et 53 k. 1/2, deuxième, et *Maronne*, un poulain de M. de la Charme, troisième. Il était assez évident que le plus résistant du lot, en même temps qu'un des meilleurs, était Bonnet Vert. Ses chances n'ont fait qu'augmenter, avec le poids d'indulgence qui lui avait été décerné.

ALFRED DE SAUVENIÈRE.



(Cliché Beau.) TOM LINTON, derrière son tandem à pétrole
et vainqueur de la course de 50 kil. avec entraineurs au Vélodrome du Parc des Princes, le dimanche 23 avril, battant tous les records du monde depuis le 21me jusqu'au 50me kilomètre.
Les 50 kil. ont été couverts en 55' 30" 3/5.

TROIS ANS ET DEMI EN BICYCLETTE AUTOUR DU MONDE

Accompli dans les plus mauvaises conditions, l'un des deux voyageurs, une femme, n'étant jamais montée à bicyclette le jour où fut décidé le départ, et étant de si faible constitution qu'elle ne pouvait passer l'hiver à Chicago, ce voyage ne devait pas manquer de péripéties, nos lecteurs verront avec intérêt comment ces intrépides touristes sont parvenus à franchir les espaces sans bornes où ne se risquent que de très rares explorateurs.

Deux Américains, le docteur Mac Ilwraith et sa jeune femme, viennent de terminer peut-être le plus extraordinaire voyage cycliste qui se soit accompli. Ils ont tout simplement fait à bicyclette le tour du monde, partant de Chicago, gagnant San-Francisco et de là le Japon par le paquebot, traversant la Chine, la Perse, l'Europe et revenant enfin à leur point de départ, couvrant ainsi en trois ans et demi le joli petit total de 45,000 kilomètres, au milieu des péripéties les plus inattendues, des dangers multiples, et des maladies. Pour une frêle petite femme, — Mrs. Mac Ilwraith n'a guère plus d'un mètre cinquante de hauteur — voilà, n'est-ce pas vrai, un tour de force peu banal.

La raison que donne le docteur — ce détail et ceux qui suivent, nous les empruntons au *Wide World Magazine*, ainsi que les photographies prises par les touristes eux-mêmes — la raison que donne le docteur Mac Ilwraith comme prétexte de ce petit voyage d'agrément, est admirable.

— Les hivers de Chicago, prétendait-il d'un air convaincu, sont un peu durs pour ma femme dont la santé est délicate, alors j'ai pensé qu'un mignon voyage autour du monde...

N'est-ce pas délicieux ?

Quand fut décidée cette excursion géante, qui faillit du reste leur coûter plusieurs fois la vie et qu'ils commencèrent le 10 avril 1895, pour le compte du journal américain l'*Inter-Océans*, Mrs. Mac Ilwraith crut utile d'apprendre à monter à bicyclette, chose qu'elle ignorait, et trois semaines après sa première leçon, ils partaient. D'ailleurs, durant la première journée de leur voyage, elle ne tomba pas moins d'une dizaine de fois. Entreprendre un tel voyage dans ces conditions, cela dénote déjà une assez jolie dose de hardiesse ; qu'en pensent nos craintives pédaleuses qui ne se décident à sortir du manège que lorsqu'elles ont approfondi tous les mystères de la bicyclette ?

Leurs machines, qui firent tout le parcours, pesaient 12 kilos et étaient chargées chacune de 25 kilos de bagages. Elles étaient montées sur les *simples tubes* pneumatiques en usage chez les machines américaines. Un seul accident durant tout le voyage : en Perse la fourche de Mrs. Mac Ilwraith cassa et fut remplacée par un solide morceau de fer qui servit jusqu'à la fin. Les tubes eurent plus à souffrir, le docteur, pour les maintenir contre la jante, fut, en Chine, obligé de les lier avec des rubans enlevés aux vêtements de sa compagne et, pour les protéger, de les enduire du goudron qu'il enleva aux traverses des voies de chemin de fer. Pour ce qui est du costume de sa femme, inutile de dire que c'était la culotte et non la jupe.

Comme début, ils eurent à faire la plus pénible partie de leur voyage au point de vue des routes, la traversée des Montagnes Rocheuses qu'ils furent les premiers à accomplir. Huit semaines après, ils étaient à San-Francisco ayant couvert une moyenne de 85 kilomètres par jour, à travers des chemins de traverses et des sentiers au flanc des montagnes. Là, ils remplirent les valises de leurs machines des choses les plus indispensables, se promettant de se faire précéder par les voies de transport ordinaires de leurs bagages supplémentaires,

(D'après une photographie.)

LE DOCTEUR MAC ILWRAITH ET SA JEUNE FEMME.

A San-Francisco, repos de leur première étape et préparation aux fatigues futures, ils séjournent quelque temps puis s'embarquent pour Yokohama. Ils passent quatre mois au Japon, excursionnant de côté et d'autre, séduits par le charme des sites nouveaux et par les mœurs des habitants. De Yokohama ils s'embarquent de nouveau pour Hong-Kong d'où ils gagnent Shang-Haï. Après de grandes difficultés, et malgré les objurgations de leur consul qui leur représentait le danger qu'il y avait à s'aventurer dans l'intérieur de la Chine, ils obtiennent des passeports et, le 18 mars 1886, ils quittent Shang-Haï pour suivre les rives du fleuve Yang-Tsé.

Nous les retrouvons, avec la photographie, sur le seuil d'une auberge chinoise des bords du Yang-Tsé justement, où ils passèrent une nuit en proie aux curiosités indiscrètes des indigènes et aux morsures non moins gênantes d'une vermine sans nom.

Durant toute la traversée de la Chine du reste, ils furent continuellement suivis d'une foule hostile et sur le point même d'être lapidés. N'entrèrent-ils pas, sans le savoir, en Hunan, c'est à dire dans une province interdite aux étrangers, et très juste rassurés car ils avaient appris que les deux derniers étrangers qui les avaient précédés avaient été assassinés. Et de fait ils furent bien près de subir un pareil sort, d'autant plus que les routes étaient infestées de soldats chinois de retour de la guerre du Japon qui, n'ayant pas été payés, se remboursaient sur le pays et les habitants. Plusieurs nuits de suite, nos malheureux touristes couchèrent dans les champs, couverts seulement d'une petite couverture, après avoir été poursuivis durant toute la journée par une populace armée de lances et de couteaux. Enfin, ne sachant comment sortir de cette province maudite, ils prirent le parti le plus héroïque, mais aussi le plus sage, celui d'aller demander asile au gouverneur même de la province. Pour cela ils se dirigèrent vers son chef-lieu, Yoh-Chau qu'il atteignirent en fort piteux état.

(D'après une photographie.)

GRAND HOTEL DANS L'INTÉRIEUR DES TERRES,
Où le docteur Mac Ilwraith et sa femme passèrent une nuit.

Le poste, de garde aux portes de la ville, les envoya au Gouverneur. Mais le bruit de leur arrivée s'était vite répandu, et, en quelques minutes les rues principales étaient remplies de Chinois qui leur lançaient des pierres. Ils furent même, à un moment donné, absolument bloqués dans une rue étroite et entourés de gens furieux qui hurlaient « Tza, Tza » (tuez, tuez). Ils arrivèrent néanmoins, et cela grâce à l'admirable sang-froid dont Mrs. Mac Ilwraith fit preuve, à la demeure du gouverneur qu'envahit à leur suite la bande des furieux qui, une fois évacués, continuèrent à cribler de pierres la façade de la maison. Les fonctionnaires de la résidence, émus, s'engagèrent à protéger les étrangers, au risque d'être égorgés eux-mêmes, et les firent conduire dans une chambre afin qu'ils puissent y passer la nuit. Mais la foule ne pouvait supposer que des mandarins consentiraient à garder sous leur toit des « diables d'étrangers » ; et, jusqu'au jour, lugubres, les « Tza, tza » ne cessèrent de retentir, mêlés au fracas des pierres sur les murailles.

Le lendemain matin, le gouver-

(D'après une photographie.)

STATUES GÉANTES D'ANGES BIRMANS.
Entre elles, l'urne contenant les cendres du prêtre décédé.

(D'après une photographie.)

CONSTRUCTION EN BOIS LÉGER ET EN PAPIER, AU HAUT DE LAQUELLE A LIEU L'INCINÉRATION DU DÉFUNT. (A gauche, l'escalier par lequel se fait la montée du corps

neur donna aux pauvres Américains une escorte de cent hommes afin de les accompagner jusqu'aux frontières de la province. Mais l'exaspération était à son comble, l'escorte trop faible pour résister, eut l'idée de courir à la rivière où l'on embarqua le docteur et sa femme sur une vieille chaloupe — le salut.

Il étaient sauvés en effet. Ils purent rejoindre les bords du Yang-Tsé où ils se remirent à pédaler jusqu'à Ichang, près de champs immenses et qu'il fallait un jour entier pour traverser. Ils couchèrent ainsi dix-huit nuits de suite à la belle étoile, protégés toujours par leur seule petite couverture. Ils arrivèrent ensuite à Ichang où ils furent bien accueillis et où le docteur — joie suprême — trouva, l'attendant, des parchemins majestueux venus de Pékin et lui conférant un ordre littéraire, quelque chose comme les palmes académiques chinoises; ils devaient alors se diriger sur Chung-King, à 2 000 kilomètres d'Ichang. Mais le cyclisme étant absolument impraticable sur ce parcours, ils firent le trajet en compagnie de fonctionnaires du pays. A Chung-King, ils reprirent leur voyage afin de gagner la frontière de Birmanie; ils atteignirent ainsi Suifu où Mrs. Mac Ilwraith tomba malade du choléra. Grâce aux soins admirables de son mari elle se rétablit, et courageusement continua sa route.

A Wanchen, nos forcenés touristes furent encore bien près de la mort. Leur escorte ne voulait être payée qu'en monnaie de cuivre, ce qui était impossible, le docteur et sa femme n'en ayant pas sur eux. Voyant cela, leurs coolies se révoltèrent, et pendant deux journées et deux nuits entières, les cyclistes américains restèrent barricadés dans une étroite chambre d'hôtel, sans dormir une seconde, pendant qu'un domestique allait à la ville la plus proche, échanger de l'argent contre du cuivre. Enfin, cette fois encore ils furent sauvés.

Quittant le cours du Yang-Tse et suivant celui de son affluent le Heu, ils arrivèrent à Chantung d'où ils pédalèrent jusqu'à Tung Chuen et Yunnam. De Yunnam à Tali, soit 2,000 kilomètres, le docteur fit

(D'après une photographie.)

Mme MAC ILLWRAITH AU PIED DU TOMBEAU DE CYRUS EN PERSE.

(D'après une photographie.)

SARCOPHAGE D'UN PRÊTRE BIRMAN.

la route à pied, pendant que sa femme montait un poney et que les coolies portaient respectueusement les bicyclettes sur des bambous. Après 56 jours de marche ils franchirent alors, le soir de Noël 1896, la frontière chinoise, et se trouvèrent en Birmanie. Leur voyage en Chine avait duré dix mois, durant lesquels les bicyclettes n'avaient bien entendu cessé un instant d'exciter au plus haut point la curiosité des Célestes. Leur plus grand plaisir consistait à dévisser les valves et à entendre l'air s'échapper en sifflant, ils criaient alors « Tung-shin ! » tout en s'enfuyant à toutes jambes.

Les 500 kilomètres que les voyageurs firent dans l'Empire Birman ne présentent que peu d'intérêt après les émotions de la traversée de la Chine.

Toutefois, à Mandalay, le docteur Mac Ilwraith et sa femme assistèrent à une cérémonie funèbre inouïe et dont peuvent donner une idée les photographies que nous reproduisons — avec le voisinage inattendu et déconcertant de bicyclettes accotées à des monuments datant de plusieurs siècles ou aussi étranges. La première représente des « Anges » birmans, tenant entre eux l'urne dans laquelle sont enfermées les cendres du prêtre défunt et n'ayant pas moins de 50 mètres de haut; la seconde est une construction gigantesque en bois léger dans laquelle s'était faite l'incinération, le corps, étant brûlé dans le dais qui surmonte l'édifice. La

(D'après une photographie.)
LE DOCTEUR MAC ILWRAITH DANS LES NEIGES, NON LOIN DE TÉHÉRAN.

troisième représente le cercueil. Dans son journal le docteur décrit ainsi la fin de la cérémonie :

« L'urne, après avoir été doucement transportée sur le côté pour atteindre l'autel de pierre placé au sommet, fut saisie par une demi-douzaine de Birmans qui, avec des couteaux acérés et des ciseaux, brisèrent le couvercle, qui découvrit un second cercueil construit — détail amusant — avec de vieux bidons de pétrole américains et des boîtes à conserve démolies. Alors on ouvrit le cercueil, une odeur épouvantable se répandit dans l'air. Les restes du prêtre décédé furent jetés sur l'autel. Les membres étaient parfaitement conservés et *tout ruisselants d'or pur incrusté dans la chair*. Un silence solennel planait. Tous les assistants étaient agenouillés, tandis que dans l'air grésillaient les chairs. Nous montâmes alors sur nos bicyclettes et reprîmes notre voyage ».

Les voyageurs poursuivent ensuite leur route le long du golfe de Bengale, roulant entre Calcutta et Lahore, soit pendant 1,600 kilomètres *sur la plus belle route cyclable du monde*. Ils vont jusqu'à la frontière nord-ouest de l'Inde, atteignent Karachi, d'où ils prennent le bateau, sur le golfe Persique.

Mais notre pauvre docteur est alors frappé d'une attaque d'apoplexie qui, pendant une semaine, lui

(D'après une photographie.)
DEUXIÈME DÉPART DE TÉHÉRAN.
Mrs. Ilwraith, malade, est transportée en palanquin pendant que son mari suit à bicyclette.

fait perdre complètement la raison. Aussitôt guéri, ils reprennent tous deux la route, enfourchent leurs machines et traversent la Perse par Téhéran — 780 kilomètres en ligne droite. Ils photographient au passage la tombe de Cyrus avec, formant un contraste saisissant, leurs bicyclettes appuyées contre le formidable et antique monument.

Ils se trouvent après Téhéran, dans une plaine couverte de neige. C'est là qu'ils passent la nuit la plus terrible de leur voyage, à la suite de laquelle le docteur Mac Ilwraith est obligé, sa femme ayant eu les pieds gelés, de lui faire l'ablation des deux orteils.

Et malgré toute leur détresse, héroïques véritablement, ils ont le courage de photographier la plaine qui est bien, croient-ils, le dernier paysage qu'ils doivent jamais contempler.

Pour se diriger en effet à travers l'immense tapis de neige, ils avaient suivi la ligne télégraphique ; mais arrivés au haut du défilé qu'ils longeaient, ils s'aperçurent qu'ils ne pouvaient plus continuer, les fils plongeant dans un véritable précipice. Avec cela la nuit était venue. Un désespoir morne les envahit alors. Tout à coup le docteur eut une inspiration à laquelle ils durent leur salut. S'il coupait le fil, la communication serait interrompue, on s'en apercevrait, on viendrait voir d'où provient l'interruption, et s'ils n'étaient pas trop loin d'un poste, on arriverait peut-être avant qu'ils fussent tout à fait morts. Il grimpe alors avec peine le long du poteau couvert de neige, coupe le fil après des difficultés inouïes et redescend. Puis, patients, ils attendent.

Heureusement on arriva à temps, comme le docteur l'avait espéré, et ils purent arriver au village de Khurud. Mais, ces épreuves surhumaines avaient profondément atteint Mrs. Mac Ilwraith et il fallut retourner à Téhéran afin de la soigner. Les médecins du pays déclarèrent qu'il fallait lui couper les deux pieds, ceux-ci étant complètement gelés ; mais son mari ne les écouta pas, heureusement, et comme nous l'avons dit, se contenta de lui enlever deux doigts des pieds.

Dès qu'elle fut guérie, ils reprirent leur voyage, mais pour commencer, on porta la pauvre cycliste dans une litière, tandis que son mari pédalait à côté. Les routes étaient du reste admirables, ainsi qu'on peut le voir sur la photographie, et certes, quand le Touring-Club persan se fondera, il aura fort à faire. C'est à ce moment que nos voyageurs rencontrèrent le seul cycliste qu'ils aient vu sur leur route en Asie. De chaudes effusions furent prodiguées, comme on le pense, de part et d'autre.

Le 19 mars, les voyageurs étaient à Resht, sur les bords de la mer Caspienne. Entre temps, ils avaient pu apercevoir, macabre statue équestre, les restes d'un cavalier sur son cheval gelés, vivants et enfermés ainsi dans une couche de glace.

Ils débarquèrent à Batoum, sur la mer Noire. De là ils se rendirent en Arménie, mais on leur refusa l'autorisation de traverser le pays, ils retournèrent alors à Batoum, retraversèrent la mer Noire et abordèrent à Constantinople.

Rapide pédalée à travers la Roumanie, la Russie, l'Autriche-Hongrie, l'Allemagne et enfin la France, où ils arrivent un beau jour, à Dieppe.

Leur tour du monde avait coûté 150.000 francs

(D'après une photographie.)
UNE ROUTE CYCLABLE EN PERSE.

et duré trois ans et demi. Telle est l'odyssée de ce voyage presque invraisemblable. Nous nous sommes attaché à n'ajouter aucun commentaire à ce récit très résumé, toute réflexion ayant enlevé aux faits leur caractère d'héroïque vérité.

Mais une semblable entreprise effraie et force l'éloge, et nous ne pouvons terminer sans dire toute notre admiration, confondue par tant d'énergie, d'âpre volonté et de persévérance, pour les deux touristes et principalement pour la jeune femme du docteur Mac Ilwraith, dont la santé est d'ailleurs, paraît-il, plus florissante qu'auparavant.

Et depuis, installés tous deux de nouveau à Chicago, ils font de temps en temps de courtes et lentes petites promenades autour de la ville, regardant, avec un joli sourire ironique et indulgent, les braves pédards qui, d'un air victorieux, reviennent à toute vitesse d'une excursion de 50 kilomètres, fiers d'un peu de poussière à leur vêtement ou de quelques taches de boue à l'émail de leur machine.

MAURICE RAVIDAT.

D'après une photographie.)
EN ARMÉNIE. — TURCS POSANT DEVANT LE DOCTEUR MAC ILWRAITH.

LES ATELIERS VINET MONTAGE et RÉPARATION
Pour AUTOMOBILES
Téléph. 526-90 — 25, RUE BRUNEL

DANS LES ALPES

De même que l'Océan, lorsque la tempête soulève ses flots furieux, offre au marin un spectacle plus grandiose, plus empoignant qu'une mer calme, de même les incomparables Alpes, lorsque l'hiver arrive et qu'elles sont recouvertes d'une épaisse couche de neige, offrent un panorama plus sublime et plus empoignant encore.

Mais combien peu de touristes, et même d'alpinistes fanatiques, ont pu avoir la joie de contempler cet inoubliable panorama!

Songe-t-on seulement à se diriger vers les montagnes en hiver?

On les redoute, on craint le froid...

Il semble pourtant que depuis quelques années un mouvement de tourisme se porte vers les Alpes en hiver, et peut-être ces stations, jusqu'ici d'été, sont-elles appelées malgré la rigueur de leur climat à faire un jour une sérieuse concurrence aux bords si chauds de la côte d'Azur, ou aux villégiatures d'Alger et du Caire.

C'est une erreur absolue que de s'imaginer qu'on y souffre du froid. Le thermomètre, il est vrai, y descend bien quelques degrés plus bas que dans nos plaines, mais l'air qu'on y respire est si pur, si sec et si sain que lorsqu'on est chaudement vêtu on ne ressent aucunement le froid.

L'attraction de ces belles Alpes est telle qu'il n'est pas un seul parmi les milliers de voyageurs qui les parcourent chaque été qui ne s'écrie : « Que c'est beau, que c'est grandiose, mais combien ce tableau doit être plus gigantesque et plus grandiose encore en hiver sous la neige. »

A mesure que parmi nos jeunes générations se développe un goût plus vif pour les sports, elles recherchent particulièrement les plus mâles et les plus passionnants d'entre eux.

Monter, grimper, gravir de hautes cimes, s'élever au-dessus des villes et des hommes, c'est s'affranchir pour quelques heures — trop courtes hélas! — de toutes les lois humaines, de toutes les conventions ridicules que nous devons supporter et subir, sans crainte de passer aux yeux de la Société pour un fou, un révolté, ou tout au moins pour un maniaque et un original.

La grandeur de la nature élève les sentiments au-dessus des mesquines conventions sociales.

L'homme qui a gravi un haut sommet ressent l'impression qui peut étreindre un prisonnier qui vient de s'échapper de sa prison, ou celle de l'oiseau qui s'envole de sa cage.

(Cliché Sauvage.)

SUR LE SOMMET DU TACUL, 3,426 MÈTRES.
La place est plutôt restreinte. Le photographe manque de recul !

Il éprouve une jouissance infinie, sa poitrine se gonfle, il lui semble qu'il respire plus à l'aise, il oublie les dangers qu'il a dû braver pour parvenir à son but ; il ne pense pas encore à ceux qui l'attendent à son retour. Il possède sa récompense. Il contemple, il admire la grandeur du spectacle : il est complètement heureux.

Malheureusement les heures s'écoulent vite dans ces contemplations sublimes. Il faut revenir à la triste réalité ; le soleil qui va disparaître derrière les hauts sommets est là pour le lui rappeler.

Il faut partir, reprendre la route périlleuse et descendre au plus vite, car la montagne n'est guère hospitalière pour héberger la nuit ses adorateurs.

Alors une réaction se produit ; c'est avec un sentiment de mélancolique regret que le hardi grimpeur quitte le sommet dompté pour reprendre le chemin de la plaine.

Aussi ne peut-il attendre la saison suivante

(Cliché Tairraz, de Chamonix) LE MONT-BLANC VU DE PLANPRAZ, MONTAGNE SITUÉE DE L'AUTRE CÔTÉ DE LA VALLÉE.

(Cliché Tairraz.) LE " BLANC MANTEAU " DE NEIGE DE LA VALLÉE DE CHAMONIX PEUT ATTEINDRE UN MÈTRE D'ÉPAISSEUR.

(Cliché Tairraz.) COURSE EN TRAINEAUX, AU PIED DU BREVENT. NOUVEAU JEU DE PILE OU FACE.

pour revoir ses chères montagnes, et s'il en a le loisir l'alpiniste retourne en hiver contempler les pics qu'il a surmontés.

Il sait qu'il ne pourra pas les gravir, car la neige les recouvre, et presque toujours en rend l'accès, non seulement périlleux, mais encore inaccessible, mais la montagne qui fortifie également l'âme et le corps lui réserve d'autres joies, d'autres distractions et d'autres plaisirs.

Le patinage en plein air si plein de grâce, le ski, les glissades folles sur des traîneaux le long des pentes rapides des collines attirent chaque hiver de nombreux touristes dans nos Alpes françaises, et particulièrement dans la ravissante vallée de Chamonix — le véritable centre de l'Alpinisme — qui s'est aménagée tout spécialement en vue des sports d'hiver.

N'était-il pas en effet dérisoire de laisser se porter vers les stations suisses qui offrent aux touristes de moins beaux panoramas que les nôtres, la clientèle des hiverneurs.

Mais il faut reconnaître que, si nos sites sont plus admirables, nous sommes, nous autres Français, absolument inférieurs aux hôteliers et aux syndi-

Cliché Sauvage.)
LA MONTÉE EST PLUS LONGUE QUE LA DESCENTE.

cats suisses pour les faire valoir. Nous sommes loin de savoir comme eux faire de la réclame pour attirer la foule.

Pourtant depuis deux ans, nos villages alpestres voient s'accroître chaque hiver le nombre de leurs visiteurs.

Des Anglais y viennent s'installer. Ils arrivent par caravanes de cinquante à cent touristes pour passer quinze jours ou un mois.

Chaque après-midi ils organisent des matches, des courses sur la neige. Les jeux les plus en faveur sont le toboggan ou traîneau et le ski norvégien, longs patins de bois qui permettent aux coureurs exercés d'atteindre des vitesses fantastiques.

Le patinage, sport moins violent, rencontre également de nombreux fervents, parmi les dames principalement, qui se livrent aux gracieux dehors, aux huit, aux trois sur des patinoires très pratiquement aménagées sur de vastes prairies inondées par les eaux de l'Arve.

Cette année, la section de Paris du Club Alpin Français a organisé au mois de février, pendant les congés des jours gras une grande caravane pour Chamonix. Le succès de cette excursion a été tel que la direction

(Cliché Sauvage.)
LA CHEMINÉE DU BREVENT EN FÉVRIER
Les joies de la glissade dans la neige.

du Club a résolu de la renouveler tous les ans.

Le temps, il est vrai, s'était joint aux excursionnistes, car la pluie qui aurait pu les effrayer au départ, les abandonna au Fayet-Saint-Gervais au moment où ils quittaient le chemin de fer.

Aussi, tout heureux, plusieurs membres de la caravane, dédaignant les traîneaux attelés de mulets qui emportaient les valises firent-ils à pied les 20 kilomètres qui séparent le Fayet de Chamonix.

Histoire de se dégourdir les jambes et de se remettre à l'entraînement ! Cette montée, sur les pentes escarpées de la montagne boisée de sapins touffus est particulièrement belle en hiver. Partout de grandes stalactites de glace pendent des rochers qui la bordent et lui donnent un aspect féerique.

Le lendemain, aussitôt levés, sans perdre de temps, les alpinistes font l'ascension du Brevent, 2,600 mètres, qu'ils atteignent pour déjeuner sur son sommet.

La température est d'une douceur extrême, le soleil radieux, l'air d'une transparence admirable. Tous les sommets adjacents sont couverts d'une neige immaculée.

Le Mont Blanc étincelle au soleil, sur ses flancs on distingue les cabanes Jansen et Vallot. Les rochers des Fiz dont la neige dessine les assises prennent une grandeur inconnue en été.

C'est avec peine que la caravane s'arrache à la contemplation de ces merveilles.

La descente a lieu par la cheminée du Brevent. Elle est encombrée de neige, les alpinistes se risquent à se laisser glisser.

La vitesse est vertigineuse et les glisseurs arrivent au bas transformés en boules de neige, ainsi que nous les montre l'instantané pris par un de leurs camarades.

Les belles photographies qui nous ont été communiquées par l'aimable vice-président du Club alpin (section du Mont Blanc), M. Tairraz, de Chamonix, montrent bien que la descente du Brevent sur la vallée s'effectue par un long couloir, dans lequel on peut se livrer à d'interminables glissades sans autre crainte que celle des avalanches toujours très dangereuses.

Mais cette ascension ne suffit pas aux intrépides membres de la caravane du C. A. F.

Le soir même ils se remettent en route accompagnés de guides, et traversent la mer de glace à la nuit tombante pour coucher au Montauvert.

Le lendemain ils remontent le glacier — la route habituelle des ponts étant interceptée — et malgré une marche pénible sur la neige qui est très molle et recouvre de nombreuses crevasses à peu près invisibles qu'il faut cependant éviter, ils s'avancent jusqu'au pied du Tacul.

Là ils quittent la glace pour s'attaquer au rocher dont ils parviennent après de grands efforts à atteindre le sommet, 3,426 mètres.

C'est sur cet étroit sommet que M. G. Sauvage a pu prendre une partie de la troupe.

Voilà un raid qui n'est pas banal si l'on songe qu'il a été accompli en plein hiver, au mois de février, par des hommes non entraînés.

Il fait le plus grand honneur à M. Edmond Sauvage, président de la commission des excursions

(Cliché Sauvage.)
LES MEMBRES DU CLUB ALPIN SUR LA MER DE GLACE.

du C. A. F. qui dirigeait la caravane, car cela nous démontre que les ascensions, à condition d'en choisir le but avec la plus extrême prudence, sont aussi praticables en toute saison.

L'hiver prochain nos stations des Alpes françaises recevront un nombre de visiteurs au moins égal à ceux de Suisse, et cela par la seule supériorité de leurs sites incomparables et du Mont Blanc qui les domine de son imposante masse.

LUCIEN TIGNOL.

(Cliché Tairraz.)
UN MATCH.
Les concurrents rangés au pied des statues de Balmat et de Saussure, montés sur leurs traîneaux se rendent au départ.

PNEUMATIQUE
Michelin
CLERMONT-FERRAND
Le Père des Démontables.

Vital
PNEUMATIQUE

Le Gérant : VOINOT.